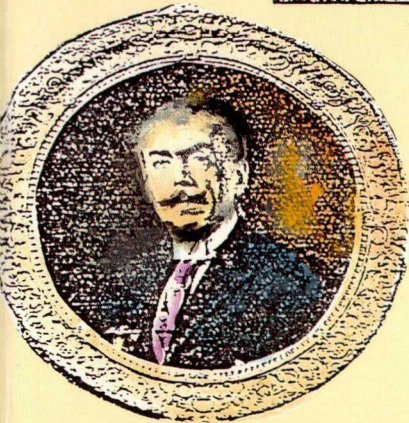




Vicomte de Lascano-Tegui

*Élégance des
temps endormis*

Le Dilettante



Vicomte de Lascano-Tegui

*Élégance
des temps endormis*

TRADUCTION ET PRÉFACE
DE FRANCIS DE MIOMANDRE

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda

*C'est Jacques d'Ovidio qui nous a fait lire ce
livre. Merci.*

ISBN 978-2-84263-266-3

Extrait de la publication

Préface

Je suis extrêmement embarrassé pour parler de ce livre, qui n'est peut-être pas un chef-d'œuvre (je ne sais trop ce que c'est qu'un chef-d'œuvre, et même je me méfie de ce genre d'ouvrages), mais qui est certainement une des choses les plus originales, les plus caractéristiques que j'ai jamais lues. En quoi consiste donc cette originalité ? Je sens qu'il y a là-dedans quelque chose d'insaisissable, qui échappe à toute définition, à toute explication. Pourtant le récit est simple, net, presque sans littérature. L'histoire d'un enfant qui vit dans une banlieue de Paris, qui regarde, qui observe. Mais ce n'est jamais ce que nous attendons... Cet enfant a des yeux spéciaux, un tour d'esprit particulier, et la vie se présente à lui sous des aspects bien étranges... Gardons-nous cependant d'exagérer.

Si je voulais prononcer le mot d'hallucination, j'en serais aussitôt empêché par un scrupule. Non, ce récit bref et réaliste, ces réflexions presque à mi-voix, ces décors si sobrement évoqués (et leur misère à la Raffaelli ne nous est pas camouflée un instant), ces personnages après tout véritables, nous maintiennent dans l'atmosphère la plus plausible.

Et pourtant il y a quelque chose d'autre. Dès les premières pages nous sommes entraînés comme par un courant sous-jacent, doucement perfide, et nous éprouvons précisément cette émotion un peu panique de la surprise des courants, déferlements inattendus des forces subconscientes. Ah ! quel symbole que cette Seine de banlieue ! Sale et lourde, et plate et banale à pleurer, est-il possible qu'elle saisisse ainsi le nageur et lui fasse perdre pied, perdre tout sens du réel ?

Sans jamais qu'il le dise, sans même qu'il ait l'air de s'en douter, M. de Lascano-Tegui est un évocateur étonnant. Il propage autour de ce qu'il raconte un foisonnement d'ondes magnétiques, une espèce de tourbillon astral. Et cela, certes, il ne le fait pas exprès. Son art est simple et même, semble-t-il, parfois rudimentaire. Mais il ne s'agit pas ici de littérature. Il s'agit de la vie. L'auteur a longtemps porté en lui ces souvenirs et les années ont fait sur eux leur travail. Chose étrange, elles

ne les ont pas déformés, ni amplifiés, au contraire, mais bien plutôt approfondis et je dirais volontiers contractés. Des comprimés de souvenirs.

Sur tout cela plane la conception personnelle que l'auteur se fait de l'univers : à la fois stoïque et désespérée, glaciale et tendre, cynique et profonde. Le livre a des côtés agressifs (notamment une certaine façon cruelle d'aborder les questions de physiologie amoureuse) ; il ne peut plaire à tout le monde. Mais c'est un livre hautain, raffiné, et qu'il est d'autant plus agréable de pénétrer qu'il se défend mieux. Si les jeunes gens d'aujourd'hui sont vraiment sincères lorsqu'ils réclament un lyrisme construit sur les riches bas-fonds de l'âme secrète, il leur faudra traiter M. de Lascano-Tegui non seulement comme un maître, mais comme un précurseur, car son livre fut écrit avant la guerre.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

La première fois que j'ai confié mes mains à la manucure, je devais aller, le soir, au Moulin-Rouge. L'ancienne infirmière me coupa les peaux et me lima les ongles. Puis leur donna une forme élancée et, pour finir, les couvrit de vernis. Mes mains ne paraissaient plus m'appartenir. Je les plaçai sur la table, face au miroir, les changeant de position et de lumière. Je pris une plume, avec cette gaucherie qu'on a devant le photographe, et j'écrivis.

C'est ainsi que j'ai commencé ce livre.

Le soir, je suis allé au Moulin-Rouge, où j'ai entendu dire en espagnol par une dame qui était tout près de moi :

« Il s'est soigné les mains comme s'il allait commettre un assassinat. »

19 MAI 18... – Je suis né à Bougival. La Seine passe, rapide, derrière le village. Elle fuit Paris. Ses eaux sombres traînant la fange de la ville heureuse. En traversant le faubourg, le fleuve fait tourner la roue des moulins, à l'abri desquels viennent se cacher les corps des noyés pudibonds. Ils ont terminé ce voyage forcé et, ne pouvant s'infiltrer entre les grilles des barrages, ils sortent quelquefois un bras qui les dénonce et qui se dresse en l'air en appelant au secours.

J'ai pêché, quand j'étais enfant, plusieurs de ces inconnus. Un facteur était célèbre dans la région parce qu'il apportait toujours les lettres de deuil. Quant à moi, on me montrait du doigt ; j'étais celui qui avait découvert le plus grand nombre de cadavres. Cela me donnait un certain prestige vis-à-vis de mes camarades, et j'étais très sensible à cet honneur. Je menaçais les enfants de mon âge de les découvrir quand ils se noieraient. Ceux-ci restaient pensifs, s'imaginant déjà dans les égouts du moulin. Ma supériorité était inattaquable à l'analyse, car j'avais mis la suggestion de la tragédie dans cette atmosphère quotidienne où ira la placer la logique lorsque l'œuvre d'Eschyle paraîtra, par l'assimilation de l'esprit humain, une simple composition d'écolier.

Le prestige de cet étrange travail m'absorbait complètement. Quand j'allais pêcher, ce qui était fréquent, je tendais ma ligne près du moulin. Je ne regardais pas le bouchon, que le courant mordait brusquement, espérant voir apparaître entre les barreaux la main du mort. Quand j'allais en promenade, je passais devant le moulin ; et j'étais toujours le premier à descendre, lorsqu'on nettoyait la machine, pour aller chercher dans la fange ces objets de toutes espèces, que les eaux entraînaient et que, fatiguées de les porter, elles abandonnent dans les marécages de la rive.

Le moulin était vieux. Il datait de Louis XIV, « le grand prêtre de la perruque classique » comme l'appelait Thackeray, et qui n'oubliait jamais, en descendant de sa berline lorsqu'il se rendait à Marly, de sourire à la meunière.

Les femmes de ce métier étaient les plus belles, les plus galantes parmi les femmes du peuple de l'époque où le vent faisait gonfler l'aile des moulins et la robe des favorites.

Lors de la Révolution, le seigneur de Bougival demanda asile au meunier. Les meuniers avaient alors la garde des vivres des nobles et se montraient ses douaniers jaloux. Mais le meunier de l'Écluse-Rouge, quand la dernière pou-

tre du château tomba sur le bûcher allumé par les sans-culottes de retour de Versailles, par une après-midi grise d'automne qu'a décrite si magistralement Rivarol, fit descendre le seigneur de Bougival dans la cave, sous prétexte de le cacher, et confia à sa femme la mission d'ouvrir les écluses. Les eaux l'étouffèrent. Retenu par les grilles, il s'en alla peu à peu, morceau par morceau, pendant plusieurs mois. À cette époque, personne ne jetait l'hameçon devant le moulin, et le seigneur de Bougival agita vainement la main.

16 JUIN 18... – Quand ma mère mourut, mon père, qui était occupé à se teindre les favoris, me regarda de la tête aux pieds et trouva que mes cheveux n'étaient pas assez solennels pour la circonstance. Il me les teignit en noir, ainsi que les sourcils, que j'avais rouge carotte. Les vêtements de deuil me donnaient l'aspect d'un parent trop dramatique. J'ai vu, sur un dessin au fusain de Daumier, un type d'héritier qui me ressemblait. J'eus horreur de moi-même, et je commençai dès ce jour à oublier mon visage et à le changer lentement. Les livres contribuèrent beaucoup à cette métamorphose. Je m'habillais toujours comme un des personnages du roman

que je lisais. Sans me l'avouer, je ne voulais pas avoir toujours le même aspect par lequel on pouvait me définir à coup sûr. J'avais une haine sourde pour le daguerréotype, qui mettait en émoi toutes les familles de mon village qui sentaient, pour la plaque de cuivre tournesol, la même attraction que les comptables quadragénaires pour le chronomètre d'or.

Cette incessante évolution extérieure a dû secouer mon fond moral et imprimer une tournure à mon esprit, qui fut toujours instable et préoccupé.

19 JUILLET 18... – J'ai revu les deux chèvres blanches. L'une d'elles m'a regardé. Elle a des yeux de demoiselle. L'après-midi était pleine de silence et j'ai senti en moi un bouc qui la comprenait. Les chèvres sont des animaux que je sens très près de moi, et je n'ai pu faire moins que répondre à son regard et me rapprocher de la plus belle des chèvres, dont la mamelle rappelait le sein d'une amazone.

20 JUILLET 18... – Aujourd'hui, j'ai lancé un bouquet de feuilles de géraniums à la « demoiselle ». Avant de le prendre, elle m'a regardé

profondément, comme pour discerner le motif de mon cadeau. Oh ! comme elle ressemblait, cette chèvre, à certaines femmes de province qui vivent dans l'attente de l'homme qui passe. Même du plus méprisable des hommes qui passent, car ceux-là les regardent, avec le désir sincère que connaissent seules les filles publiques.

Ce regard me rendit encore plus amoureux. Jamais je n'ai eu si ardemment le désir de briser une barrière ou d'escalader un mur.

25 JUILLET 18... — J'ai suivi la fillette qui mène paître au bord de l'eau les deux chèvres jumelles. J'appelle la mienne, Isoline. Tout le long du chemin, elle se retournait, convaincue que je la suivais. Elle remuait voluptueusement son ventre. Elle ne broutait pas : afin de me regarder. Elle s'approchait des marguerites, brisait leurs tiges, puis les abandonnait capricieusement. Lorsque je m'éloignai, elle resta, mélancolique, sur le bord escarpé de la falaise. Sa sœur se rapprocha d'elle, et elle devait l'admirer, car elle lui léchait le ventre et les mamelles.

30 AOÛT 18... – N'ayant plus ma mère pour me mettre en rapport avec mes aînés, mon enfance connut peu d'êtres auprès desquels je pusse prendre conseil. Les grandes personnes perdent l'habitude de s'entretenir avec les enfants. Elles ne savent pas leur parler, et encore moins les comprendre. Les enfants les supportent malaisément et finissent par les prendre en horreur. Ils vivent seuls, entre eux. De loin en loin, arrive un ambassadeur. C'est presque toujours un vieux garçon, qui a l'âme d'une mère. J'ai connu le mien. Débarquant un jour à Bougival avec une boîte à peintures sur l'épaule, il en peignit tous les coins, but dans toutes ses guinguettes, et enfin, pour emporter un souvenir de la localité, comme on rapporte un souvenir de Venise, il enleva la fille du maire. Ce fut cet étranger qui me fit connaître le tremblement et la peur. Surtout, il me les fit comprendre. Il ne m'apparut point de nuit, travesti en épouvantail. Non. Mais, un matin, je le trouvai devant sa maison. J'avais les mains dans mes poches, et, tête haute, je sifflais : *Ninon a des boucles d'or.*

En m'apercevant, il s'arrêta. L'intérêt que son regard me témoignait était un honneur pour moi. Enfin, un homme à qui parler ! Il dit :

« Que t'arrive-t-il ? Tu as perdu tes mains ? »

Perdu mes mains ! pensais-je, les sachant dans mes poches ! Et le peintre continua, d'un ton curieux, compatissant et déférent :

« Peut-être te les a-t-on coupées ? »

Je restai saisi.

Je tremblais, suant, glacé, à l'idée de me voir sans mes mains, coupées par un boucher et suspendues à un crochet comme des abatis. Très peu sûr de moi-même et de ma mémoire, je retirai vivement les mains de mes poches, et les regardai.

En effet, elles pendaient à mes bras, mais mon émotion était trop grande pour me convaincre d'une telle vérité et je les fixai longtemps...

Le peintre s'en alla, me laissant perplexe. Cet homme venait de m'apprendre, à moi, enfant de cinq ans, le drame, la volupté de vivre, l'ivresse de notre rapide destinée.

12 SEPTEMBRE 18... – Mon voisin, le peintre – il se nommait Truchet –, ne me fit pas connaître seulement la peur. Ses paroles, ses questions étaient comme ses cadeaux, inquiétants pour un enfant. Jamais il ne m'offrit un sou pour acheter des bonbons, comme le font généralement les grandes personnes avec les

autres bambins. Non. Il me donna des montres démolies, plus intéressantes dans leur silence que si elles avaient marché. Je les tripotais pendant quelques jours et, lorsque je retournais voir le peintre, je ne manquais pas de lui dire :

« Vous savez... la montre que vous m'avez donnée, je l'ai ouverte et elle marche. »

Mettre en mouvement une montre, c'était pour moi un métier aussi subtil que celui d'inquisiteur pour un dominicain. Mon travail se réduisait, en réalité, à faire sauter le peu qui restait dans le boîtier et à le remplir d'huile. Dans le fond, sur l'huile, les engrenages brillaient plus dorés. La roue d'échappement était une bague de fée, et les rubis, des yeux de sirène vendus en série et au détail.

3 SEPTEMBRE 18... – Un autre cadeau dont le souvenir est resté gravé dans ma mémoire fut celui de quelques drapeaux avec leurs hampes. J'appris par eux ma première géographie. Truchet me donna un drapeau jaune avec un aigle noir au milieu, et me dit que c'était le drapeau japonais. La raison ? Parce qu'il était jaune...

Ensuite, il m'en donna un rouge, et me dit que c'était le pavillon des Cafres, qui aiment la

viande crue. Dans un de ses coins, il portait une croix de Saint-Georges, bleue sur fond blanc. Et il me répondit, quand j'insistai pour savoir ce que signifiait le canton de gauche :

« Ne t'occupe pas de ça ! C'est un échantillon que lui ont ajouté à Manchester les fabricants de drap. »

Ce sentiment géographique des Français est une bonne fortune pour eux. Le succès de plusieurs romanciers est dû à cet abandon de l'imagination des lecteurs. Ma géographie était digne d'un Français. C'est la faute à Truchet.

10 SEPTEMBRE 18... – En entrant dans les pharmacies, je m'imagine toujours entrer dans le Moyen Âge. Le pharmacien est le type parfait de savant d'alors. Ses bocaux ont des inscriptions latines comme les chapitres de la scolastique. Le Moyen Âge, c'est l'enfance d'un orphelin. Le monde avait perdu sa paternité grecque, et commençait à vivre par lui-même. Le Moyen Âge est le premier pas ferme de l'humanité. Le pharmacien, qui remplace le médecin dans les villages, c'est le savant encore incertain. Le pharmacien, c'est le Moyen Âge qui deviendra médecin. Il signifie la perte du caducée de Mercure et, avec lui, des ailes du

monde païen. Où sont-elles tombées ? Où les retrouve-t-on ? À l'enseigne des pharmaciens.

Cette odeur qui règne dans les pharmacies, qu'est-ce, sinon le relent de la science du Moyen Âge ? N'est-elle pas une odeur de suif et de mixtures ? N'y reconnaît-on point parfois les vapeurs du soufre ?

Faust est là, derrière les vitres. Ne fabrique-t-il pas les pilules agrégatives ou polycrêtes de Mesus, avec lesquelles les troupes de François I^{er} soignaient leur mal de Naples ?

Quand je demande au pharmacien de mon village, qui vend des sangsues comme au Moyen Âge, un peu de cyanure d'antimoine, il ouvre des yeux effarés. Ma demande est une hérésie pour lui. Le corps que je cherche est le comble d'une périlleuse aventure de l'alchimie, et, pourtant, je ne m'en sers que pour me frictionner la tête !

26 SEPTEMBRE 18... – Ce journal que j'écris, presque sans en avoir envie, dans le soir qui tombe, ce n'est pas toujours l'image de ce qui m'arrive, mais l'évocation de ce qui s'est passé, et dont le souvenir attarde son aile sur mon front...

J'eus le typhus à douze ans. Je crois l'avoir

gagné au bord de la Seine, en pêchant des bouchons. J'en avais un entrepôt, que je vendais au chiffonnier à la fin de la semaine. Les bouchons de bocaux arrondissaient ma fortune. En voici une statistique : sur cent bouchons, six de bocaux, quarante de bouteilles de champagne et de vins ; le reste de fioles de pharmacie. Ayant traversé les égouts de Paris et parcouru quarante-sept kilomètres dans la Seine, ils étaient venus échouer à Bougival.

Ces bouchons, que le chiffonnier faisait bouillir avant de les revendre, ont dû me donner le typhus, car mon successeur, un garçon du voisinage, fut plus tard atteint du même mal.

Après mes voyages fantastiques dans le délire d'une fièvre qui atteignit quarante-quatre degrés, chose jamais vue, et qui fit accourir à mon chevet des célébrités médicales et des curieux des universités de Paris, de Dijon et de Lille, je m'allégeai de deux kilos par jour, et perdis mes cheveux. Les personnes dont je fis la connaissance dans ces voyages autour de moi-même étaient chauves à ma ressemblance. Mes cheveux repoussèrent d'un ton encore plus roux, et un médecin qui me prit pour servir à ses expériences voulut démontrer que, comme j'habitais Bougival, terre voisine de celle de Croissy où l'on fait la culture intensive des carottes, il était